



trespass

issue three

trespass

www.trespass.network

@TrespassNetwork

Cover Photo

We thank Zé Barretta for permission to use his photo on the cover. He has an ongoing project about social movements fighting for decent housing in Sao Paulo, Brazil

<https://www.zebarretta.com/territories-in-resistance>

Contents

Introduction	03
---------------------	----

Articles

There are both bad and good reasons why we don't have any peer-reviewed articles this time:

1 An academic submitted a piece, which benefited from two peer reviews and a lot of editorial advice. The piece was published elsewhere as a book chapter with our work uncredited.

2 An activist-research group is too busy with other struggles to work on their text after receiving two reviews from Trespass.

In any case thanks to the anonymous reviewers of both these articles!

Translations

Giulia Tarquini - Qu'advieindra-t-il de nous ? [FR]	05
E.T.C. Dee - De Productie van Krakkers als Folk Devils [NL]	11

Interventions

Aux soutiens de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes: Nous sommes la lutte contre le monde de l'aéroport! [FR]	31
Montreuil (93): Ouverture de l'Écharde [FR]	35
Montreuil (Paris-banlieue): Opening of l'Écharde [EN]	37
Athens: Occupied gym evicted and demolished [EN]	39
Catania (Italy): In solidarity with Studentato 95100 [EN]	41
Utrecht (Netherlands): Water tower squatted and evicted again [EN]	43
Galliners: Kan Bici Desallotjat [CA]	45
Galliners: Kan Bici Desalojado [ES]	47
Galliners (Catalonia): Kan Bici Evicted [EN]	49
London: Thirty days into the occupation of the Old Tidemill Garden [EN]	51

Introduction

The editors

We're glad to finally present Issue 3 of Trespass Journal!

In this issue, which is online and freely distributed, you'll find a translation from English to Dutch of a journal article about how a moral panic was generated to enforce the criminalisation of squatting in the Netherlands and a translation to French of a brief text about migration on Idomeni in Greece, near to Macedonia, which was previously published in Trespass 2 in Italian.

As interventions in five languages, we have an analysis of the lack of support to the ZAD in Brittany, plus short pieces about the opening of a new anarchist social centre in the Paris suburbs, community resistance to preserve a park in London, the demolition of a community gym in Athens, an (unsuccessful) eviction threat in Catania, and an eviction in Catalonia. And a report on the resquat of the watertower in Utrecht! There's plenty more news and analysis on our website, trespass.network.

The language diversity contained in this issue mirrors the commitment we have been putting in towards overcoming the dominance of the English language and creating a journal that goes beyond borders. We've also been updating the blog in different languages. HOWEVER as you will no doubt have noticed, this introduction is only in English and we are sorry for that. We can only do so much, and this issue was already very overdue ... to translate it into Catalan, Spanish, Dutch and French is too much work.

You'll notice that this issue we have no peer-reviewed articles, something that leaves us wondering why the journal hasn't been able to attract more deeper analysis. Of course these pieces take longer to write. Maybe this is something people are not interested in? Yet we hear the conversations around us every day and hope people are motivated to submit for issue 4. Feel free to join in! But then again, recent shitty experiences lead us to clarify that this journal won't be publishing career-oriented academic texts.

To continue further, the activist / academic divide is an interesting one, since it is not uncommon to violently denounce those professors detached from reality up in their ivory towers parasiting on social movements for their own cultural capital gains, whilst everyone hates the activist who guards their own special shiny truth and tells everyone else they are wrong, normally because they are younger. Although academic debates might be easy to dismiss for those who are alien to it, its dire consequences can be observed in many places, might it be the ZAD of NDDL, the scene in Barcelona, etc. Dissent being silenced by middle class politics.

Academics play a crucial role in this, with progressive bureaucrats eager to write their latest book or phd candidates being paid 3,000 euros a month to study deprivation... What we are seeing is the standard colonial dynamic, which is pretty fucking ironic considering the current academic trend to talk about the commons. Meanwhile, most people actually exist somewhere in the middle of this bullshit dichotomy, engaged in the university as a way to make money but also going on demos, or having a heated discussion about Foucault's relevance or not for the Arab Spring whilst sitting in a squatted social centre. Besides being involved in local and transnational struggles, we ourselves write academic articles sometimes and see it as part of the struggle (whilst constantly interrogating ourselves as to whether our work is actually useful to movements or not).

Last but not least, we're still gloriously unconcerned about graphic design and will continue to place our energy on providing quality content. People have offered to make "nicer" issues, but then they flake. Nevertheless, we'll be happy to get support to improve whatever could be enhanced, just let us know.

Enjoy the issue and submit something for issue 4!

*This article can be read online at <https://www.trespass.network/?p=1569&lang=en>
or as part of the whole issue 3 at https://www.trespass.network/?page_id=1472&lang=en*

Qu'advient-il de nous ?

Giulia Tarquini

Et si j'adoptai la perspective de la femme d'un homme tué par la police? Une identité fictive pour décrire de l'intérieur, quoi que avec un regard externe, le camp d'Idomeni.



Je suis seule. Mon mari est mort dans ces limbes infernales. Je ne peux pas y croire, après tout ce qu'on a vécu! Survivre aux bombes de la guerre, à cette mer en tempête puis trouver la mort ici! Renversé par une camionnette. Absurde. Tellement absurde que je ressens le besoin de raconter notre destin, ce que j'ai vécu, ce que je vis.

Mon nom n'a pas d'importance. Je suis une histoire parmi tant d'autres qui se vivent à Idomeni. Mes journées s'enfuient entre le vent et la boue, odeurs de plastique brûlé et cigarettes, rythmées par les interminables files d'attentes pour un repas, un vêtement, une tente, une visite médicale. Environ dix milles personnes partagent cette histoire

avec moi, quarante pour cent sont des enfants, nous sommes pour la plupart syriens, mais il y a aussi des afghans, des irakiens, des pakistanais, et une poignée de marocains. Tous, nous avons vendu tout ce que nous possédions pour poursuivre le “rêve européen”, nous avons quittés nos proches, la guerre et les bombes pour nous retrouver ici. Bloqués depuis deux mois et demi, dans ces limbes infernales où la vie et la mort s’entremêlent constamment.

Mon mari devait-il mourrait ici-même?! Je me le demande chaque jour, chaque nuit que je passe seule, dans cette tente froide qui semble prête à s’envoler à chaque bourrasque, inondée à la moindre pluie, étouffante au soleil.

La vie n’est plus une vie pour nous qui ne sommes plus que des pions, des numéros, une masse informe. Nous sommes des personnes! Chacune avec son histoire propre, originale dans son aspect tragique.

On m’a tout volé ici: mon mari, l’amour, la vie et mon argent, mon téléphone, unique moyen de contact avec le monde extérieur du camp de Idomeni. Et je n’ai même pas de papiers. On me les a volés en Turquie, je ne veux pas y retourner, je veux aller en Allemagne, je veux poursuivre le rêve d’un avenir pour mes enfants!



C'est pour ça que je reste ici, le long de la frontière, attendant qu'on l'ouvre à nouveau; c'est pour mes enfants que je pense à me mettre en marche, de nuit, dans la forêt, à tenter de passer illégalement. Mais mes enfants sont petits, et je ne me sens pas d'entreprendre un périple aussi dangereux; je tremble en pensant à la police macédonienne, violente et menaçante qui expulse ceux qui avaient réussi à passer, qu'ils n'aient marché que quelques heures ou bien plusieurs jours.

Qu'est-ce que je fais ici?! J'ai peur d'aller dans les camps militarisés qui sont en train d'ouvrir! Là bas je disparaîtrais, engloutie sans que personne ne sache que j'existe, sans non plus l'écho médiatique. Ce serait comme cesser d'exister.

Je ne veux pas finir dans l'oubli comme ces familles ont disparu avec ce soi-disant docteur! Mes enfants n'iront pas grossir le marché noir des organes!

Je ne bouge pas d'ici! Mon mari ne le voudrait pas non plus!

Je pense à traverser illégalement en Albanie. Ils m'ont dit qu'il y a des gens que je peux payer (mais avec le peu qui me reste, comment pourrais-je les payer?!) pour traverser les montagnes et suivre des routes illégales vers l'est.. Ils ne peuvent pas me renvoyer en Syrie après les bombes! Tout est si nébuleux que je reste ici indécise. J'ai peur pour moi et mes enfants. Qu'advient-il de nous ?



J'ai besoin d'informations, je suis coupée du monde; je n'ai jamais vu personne du gouvernement grec; seulement la police. Ce sont eux qui on renversé mon mari, qui l'ont tué. Où est il maintenant, le policier qui conduisait en marche arrière dans l'allée principale du camp toujours pleine de monde? Où est l'état Grec? Où est l'Europe? Elle semble seulement capable de nous déporter dans des petits centres éparpillés, dans la montagne, où iront disparaître nos traces, où ces journalistes ne pourront pas entrer, où personne ne pourra plus entendre ma voix.

Tant de fois déjà j'ai tenté de suivre la procédure, de demander l'asile. J'ai fait "l'appel skype" mais personne ne répond jamais! En théorie nous ne pouvons le faire que depuis le camp, mais aucune autorité ou organisation formelle ne s'est occupé d'installer une connexion wi-fi. C'est un groupe de militants indépendants qui a créé un emplacement internet et un point d'information à l'intérieur du camp. Sans eux je n'aurais même pas pu essayer d'appeler. Nous avons une heure par semaine pour chaque nationalité pour prendre le rendez-vous et, ainsi, commencer les procédures pour faire la demande d'asile. Pour ceux qui réussissent, on leur accorde en général après un mois, un mois et demi...

Dans l'intervalle nous continuons à attendre ici, dans ces limbes infernales, privés d'autonomie, dépendants pour chaque chose.

Nous sommes des (non) personnes enfermées dans un (non) lieu de contrôle et d'isolement

L'hivers est passé et l'été arrivera à Idomeni, avec la chaleur insupportable; les serpents sont déjà là et d'ici peu suivront les maladies et la soif.

Qu'advient-il de nous?

J'ai peur.



Cet article est disponible en ligne sur le site web de Trespass à l'adresse suivante <https://www.trespass.network/?p=1407&lang=fr> et dans le troisième numéro de la revue: https://www.trespass.network/?page_id=1472&lang=en

De Productie van Krakers als Folk Devils: Analyse van de Morele Paniek die de Criminalisering van het Kraken in Nederland Faciliteerde

Auteur - E.T.C. Dee

Vertaling - D. Pacuk (ennui@riseup.net)

Originele text - E.T.C. Dee (2016): *The Production of Squatters as Folk Devils: Analysis of a Moral Panic that Facilitated the Criminalization of Squatting in the Netherlands* Deviant Behavior DOI: 10.1080/01639625.2016.1145019 PDF

ABSTRACT

Dit artikel evalueert recente aanvullingen op Cohen's originele formulering van het concept van morele paniek. Er wordt een *case study* opgezet, gericht op de morele paniek die in de Nederlandse media gegenereerd is over drie door de politie gemaakte beschuldigingen met betrekking tot boobytraps en wapenopslagen in de kraakpanden van Amsterdam. Deze beweringen leidden, terwijl ze fantasierijk van aard bleken, tot de aanvaarding van een ideologisch-discursieve formatie die de kraakbeweging uittekende als in toenemende mate gewelddadig. Krakers werden zodoende gemaakt tot *folk devils* die onder controle gehouden moeten worden aan de hand van juridische repressie; een proces dat resulteerde in de criminalisering van kraken in 2010.

INTRODUCTIE

Het concept van morele paniek toont blijvende bruikbaarheid in het vaststellen hoe mensen in een specifieke samenleving reageren op hetgeen wat als deviant wordt beschouwd. Dit artikel gaat de verbeteringen van de originele formulering van het concept na (Cohen 2002) en maakt een nuttig onderscheid tussen normatieve en empirische oordelen met betrekking tot de disproportionaliteit van beweringen die over *folk devils* gemaakt worden, gebruikmakend van recente werken over morele paniek (Critcher 2008; Dadusc & Dee 2015; Garland 2008; Goode & Yehuda 1994).

De criminalisering van kraken in Nederland werd vergemakkelijkt door een scala aan factoren, waarvan er één de morele paniek is die ontstond over verscheidene incidenten die plaatsvonden bij de ontruiming van kraakpanden in Amsterdam. In dit artikel zal ik, na aandacht te besteden aan het algemene nut van het concept van morele paniek, het concept toepassen op de specifieke gevallen van drie ontruiming, zodoende de analyse bevorderend die gemaakt is door Hans Pruijt (2013a). Het artikel van Pruijt is een andere nuttige bijdrage aan het groeiende interdisciplinaire oeuvre van werken met betrekking tot kraken, aan welke hijzelf een opgemerkte medewerker is (Aguilera 2013; Cattaneo & Martinez 2014; Dee 2013; Holm & Kuhn 2010; Martinez 2012; O'Mahoney, O'Mahoney & Hickey 2015; Owens 2008, 2009; Platt 1999; Pruijt 2004, 2013a, 2013b; Uitermark 2004). Echter beargumenteer ik later in het artikel dat zijn analyse van morele paniek moet worden uitgediept en uitgebreid. Ook zijn er enkele verschillende kleine punten waarover ik het met hem oneens ben.

In de volgende sectie zal de case study van de incidenten gebruikt worden om een evaluatie te maken van voorheen benaderingen van morele paniek theorie en bepaalde suggesties betreffende waarom de paniek te zijner tijd plaatsvond. Daaropvolgend zal ik enkele aanmerkingen maken over de gevaren van het onkritisch repliceren van houdingen tegenover een dominante ideologisch-discursieve formatie door academici, aangaande bepaalde racistische aspecten van de morele paniek.

MORELE PANIEK

Stanley Cohen (2002:xii) schreef in de introductie voor de derde editie van zijn invloedrijke werk *Folk Devils and Moral Panics* (voor het eerst gepubliceerd in 1972) dat elke succesvolle paniek drie vereisten kent, namelijk:

- (1) Een gepaste vijand: “een kwetsbaar doelwit, makkelijk te veroordelen [...] duidelijk niet de Britse politie.”
- (2) Een gepast slachtoffer: “iemand waarmee men zich kan identificeren.”

- (3) Een algemene consensus dat de geloven of acties die onder aanval verkeren worden omarmd door de samenleving als geheel en beschermd moeten worden.

Andere geleerden hebben gepoogd het concept verder te ontwikkelen. Goode & Yehuda (1994:37-41) stellen voor dat er vijf kenmerken van morele paniek bestaan, namelijk:

- (1) Zorgen: “er moet een verhoogd niveau aan zorgen bestaan over het gedrag van een bepaalde groep of categorie en de veronderstelde consequenties die dit gedrag veroorzaken voor een of meer sectoren van de samenleving.”
- (2) Vijandigheid: “er moet een toegenomen niveau van vijandigheid bestaan tegenover de groep of categorie die beschouwd wordt als geëngageerd in het gedrag of veroorzakend van de omstandigheden in kwestie.”
- (3) Consensus: “dat de dreiging gezien wordt als reëel, serieus en veroorzaakt door de misdragende groepsleden en hun gedrag.”
- (4) Disproportionaliteit: “publieke zorgen overtreffen wat gepast is als de zorgen direct evenredig zouden zijn met de objectieve schade.”
- (5) Vluchtigheid: “de razernij die de samenleving karakteriseert gedurende de koers van morele paniek is typisch gezien niet op de lange termijn te onderhouden.”

Critcher (2008:1128) ziet deze benadering als een “gerelateerde maar afzonderlijke traditie uit de Verenigde Staten”, maar ik beargumenteer dat het meer een doorontwikkeling is jegens Cohen. Dit zal verder getest worden in de case study. Ten slotte voegt David Garland (2008:11) nog twee factoren toe aan het schema van Goode & Yehuda, namelijk:

- (6) “De morele dimensie van sociale reactie, in het bijzonder het introspectieve gewetensonderzoek dat aan deze episodes te pas komt.”
- (7) “Het idee dat het deviante gedrag in kwestie op een bepaalde manier symptomatisch is.”

Garland (2008:25) stelt dat “wanneer een concept zowel betekenisvol als toepasbaar dient te zijn, het hoort te functioneren binnen een netwerk van andere concepten, waartegenover het kan worden onderscheiden of tegengesteld.” Hij plaatst morele paniek binnen de context van sociale reactie en noemt daarnaast andere concepten, zoals ontkenning, cultureel trauma en *risk society reactions*. Ook noemt hij eerder in zijn artikel cultuuroorlogen, welke ik ook aan de lijst toe zou voegen. Hoewel hij de

doorgaande bruikbaarheid hiervan prijst, benadrukt hij ook bepaalde zorgen over het concept van morele paniek, waarvan er nu enkelen geëxamineerd zullen worden.

Wanneer Garland (2008:21) aanmerkt dat de “aanname van proportionaliteit meteen uitnodigt tot empirische onenigheid over de ware aard en mate van het onderliggende probleem” is dit wel degelijk het geval, aangezien paniek vaak wordt omstreden door haar verscheidene betrokkenen. Indien het probleem empirisch benaderd kan worden, kunnen de feiten objectief besproken worden, maar wanneer de kwestie normatief blijkt “is het pluralisme van oordelen dikwijls onvermijdelijk” (Garland 2008:22).

Daaropvolgend moet men, wanneer het gemaakte morele oordeel normatief is, zich bezighouden met de zorgwekkende kwestie dat “wat de analist als een hysterische overreactie ziet door betrokkenen gezien kan worden als een gepaste reactie op een uiterst hinderlijk moreel kwaad” (Garland 2008:22). Hier maakt Garland een belangrijk punt, aangezien het, wanneer een socioloog een sociale reactie disproportioneel acht, wellicht meer zegt over zijn of haar wereldbeeld dan over de eigenlijke stand van zake. Dit heeft ertoe geleid dat sommigen de waarde van morele paniek in zijn geheel afslaan. Toch bezit het concept een verklarend vermogen en lijkt het alsof er een middenweg zou moeten zijn om zogezegd het kind niet met het badwater weg te gooien. Goode & Yehuda (1994:41) stellen het volgende voor: “hoewel we behoedzaam, bescheiden en weifelachtig moeten zijn over het maken van uitspraken betreffende wat werkelijk en waar is over voorvallen in de sociale wereld, kunnen we toch met redelijke zekerheid aannemen dat bepaalde uitspraken meer waarheid dragen dan anderen.” Daarnaast kunnen we, indien het voor ons in zijn geheel niet mogelijk is om het probleem empirisch te benaderen, niet beweren of er morele paniek bestaat, aangezien er geen manier is om de disproportionaliteit van de dreiging te beoordelen.

We zullen spoedig op dit onderwerp terugkomen, maar eerst zal ik overgaan tot een case study van de ontruiming van de Amsterdamse kraakpanden, waarna er praktisch nut uit deze theoretische overwegingen geput kan worden.

DE AMSTERDAMSE INCIDENTEN

Amsterdam heeft een traditie van kraken die zich over meerdere decennia uitspant. Tegen de tijd van de millenniumwisseling en tot de introductie van de nieuwe wet waren de ontruiming van Amsterdamse kraakpanden geëvolueerd tot een redelijk theatrale affaire. Er was een zogenaamde ontruimingsgolf die elke drie maanden plaatsvond in de stad, telkens op een dinsdag (elders in het land was dit niet het geval). Dit betekende dat, wanneer er een gevestigd kraakpand was, de bezetters erop konden rekenen dat zij het tenminste nog zouden redden tot de volgende ontruimingsgolf en ze vanaf dat moment, indien ze nog niet ontruimd waren, steeds veilig waren voor nog een

periode van drie maanden. Het was wellicht zinvol voor de politie om alle ontruiming op dezelfde dag te organiseren zodat zij hun hulpmiddelen konden besparen, maar het produceerde ook een situatie waarin ontruiming een geritualiseerd evenement waren geworden en waarin krakers van te voren afwisten van hun ontruiming en zodoende dagen (als niet weken) besteedden aan het barricaderen van hun panden, zich volledig beseffende dat ze bijna zeker ontruimd zouden worden wanneer de politie kwam opdagen. Er was een specialistische eenheid van de Amsterdamse politie-eenheid (de ‘Brand- en Traangaseenheid’, ofwel ‘BraTra’) met snijders, klimmers en kraandrijvers, die in een grote groep zouden arriveren, de straat afzetten en het gebouw binnentraden, vaak vanaf het dak. De krakers in het pand dat ontruimd dreigde te worden zouden zich altijd gewelddoos verzetten tot het uiterste (waarbij vernietiging van eigendom niet als gewelddadig beschouwd werd, aangezien er geen personen gewond raakten) tot de politie binnentrad. Daarna stopten ze met verzetten en zouden ze bijna altijd toegestaan worden hun eigen weg te gaan.

Het is dus belangrijk om op te merken dat er een bepaalde vorm was voor ontruiming die over het algemeen werd gevolgd (met enkele uitzonderingen). Uitermark (2004:687) refereert naar deze code als een “informeel ‘pact’ tussen krakers en de autoriteiten – om het gebouw rustig te verlaten nadat er een aantal waterballonnen of verfbommen gegooid waren.” Bovendien stelde hij vast dat, bij de omstreden ontruiming van de Kalenderpanden, de burgemeester vond dat de krakers deze code hadden gebroken, daarmee demonstrerend dat dit pact als zodanig erkend werd door beide kanten van het debat.

Wat er gebeurde in 2007 was dat de politie deze ongeschreven code braken en declareerden dat twee kraakpanden geboobytrapt achtergelaten waren (in 2008 was de code wederom overtreden toen een pand illegaal werd ontruimd als machtsvertoon). Voor de kraakbeweging was de motivatie hiervoor duidelijk – de doorgaande politieke drang naar criminalisering behoefte steun (en natuurlijk waren er ook andere incidenten). De drie gevallen, ook wel door Pruijt (2013a) benoemd, zullen hieronder in meer detail doorgenomen worden.

BILDERDIJKSTRAAT/WILDEN WESTEN

In het geval van één kraakpand aan de Bilderdijkstraat (onder krakers bekend als ‘Wilde Westen’) was er een container vol met ontvlambare vloeistoffen aangetroffen in het ontruimde pand, waarvan de politie claimden dat het een brandbom boobytrap was. In maart 2007 werd door de pers verslag gemaakt van deze beschuldiging, maar dit werd door de krakers betwist. Na enige tijd bleek dat de burgemeester de politie steunde. Groen Links verklaarden op hun beurt dat zij zijn versie van de gebeurtenissen niet steunden en eisten een verklaring.

Zoals één kraker (West 2007) die in het pand woonde zei: “Wij hebben altijd goed contact gehad met onze bovenburen, we hadden een kindercrèche naast de deur. Denk nou ook maar iemand dat wij dan de boel in de lucht zouden willen laten vliegen?” Hij gaf ook een directe reactie op de boobytrap-kwestie: “Ja er stond een jerrycan met motorolie of zoiets, die stond in de gangkast toen wij het kraakten, die stond in de gangkast de vorige keren dat smeris de deur open zaagde [...] en ja die stond er ook nog toen wij weer vertrokken. Hij was namelijk niet van ons, hij was van de eigenaar, en wij zijn tenslotte geen dieven.”

Een andere kraker vroeg in een brief aan de krant *Het Parool* of de politie een foto konden verstrekken van de veronderstelde boobytrap. Er is nooit een foto beschikbaar gemaakt, volgens een politiewoordvoerder die geciteerd werd in het Amsterdamse nieuws (Anon 2007) “uit belang van het onderzoek.” Daarnaast is er nooit iemand aangeklaagd voor enige overtreding met betrekking tot de zogenaamde bom.

Recent is deze controversie heroverwogen toen politiecommissaris Leen Schaap (in een interview met Saskia Naafs over de gebeurtenissen van 2007) stelde dat hij het “een brug te ver [vond] gaan. Ik wilde voorkomen dat we in een geweldsspiraal terecht zouden komen.” Deze uitspraak werd onmiddellijk betwist door een oud-kraker van de Bilderdijkstraat (Anon 2014), die Schaap beschuldigde van smaad en laster en een officiële klacht tegen hem indiende.

De naamloze auteur (Anon 2014) stelde eerst dat hij/zij een woordvoerder voor het kraakpand was en nooit een boobytrap gezien heeft. Hij/zij stelde dat niemand ooit aangeklaagd is voor enige criminele aangelegenheid met betrekking tot de ontruiming en merkt op dat hij/zij zichzelf tweemaal aan had geboden voor arrestatie als er een aanklacht gemaakt zou worden (in Juni en November, 2007). Dit lijkt de bewering van Pruijt (2013a:14) tegen te spreken dat sommige krakers tijdens een bijeenkomst op 8/11/2007 “aan de politici vertelden dat zij de door de politie gepresenteerde mededeling niet geloofden, maar aanmerkten dat zij persoonlijk niet aanwezig waren geweest.” Tenslotte, in een indicatie dat de auteur zich wel bewust is van het belang van de door de politie gemaakte beschuldigingen in relatie tot de criminalisering van het kraken, stelde de kraker (Anon 2014):

De lasterlijke en smadelijke uitingen zijn dus van directe invloed geweest op de invoering van een mijns inziens controversieel wetsartikel dat vele duizenden Nederlanders van hun woonbescherming heeft beroofd en de maatschappelijke bestrijding van de leegstand in Nederland ernstige schade heeft toegebracht.

KERKSTRAAT

In de volgende case, van November 2007, beweerde de politie na een andere ontruiming dat er een boobytrap was achtergelaten in een kraakpand aan de Kerkstraat, bestaande uit een elektrische lier die het dak had kunnen doen instorten bij het nietsvermoedend binnengaan van het kraakpand. De mainstream media brachten in de eerste instantie onverschillig verslag uit van het incident, hoewel latere verslagen meer redetwistend waren, gezien de ontruimde krakers het verhaal van de politie gelijk weerlegden. Zij (Exbewoners Kerkstraat 2007) publiceerden slechts enkele dagen na de ontruiming een lang artikel op Indymedia in het Nederlands en het Engels. Gebruik makend van foto's demonstreerden zij (Exbewoners Kerkstraat 2007) dat zij enkel de ruimte gebarricadeerd hadden en "een constructie [hadden achtergelaten] die een brandblusser leeg zou moeten spuiten in een andere ruimte -de keuken- dan die van waaruit hij aangestuurd werd. Dit veroorzaakt op zijn hoogst een brand dovende stofwolk, doch geenszins een levensbedreigende situatie." Achteraf bleek dat de lier, waarvan de politie stelde dat hij was opgezet om het dak omver te halen, eigenlijk "een elektromotortje uit een speelgoedtrein" was, "gebruikt om de brandblusser af te laten gaan." Foto's onthulden dat de lier erg klein was.

Met betrekking tot deze twee boobytrap-zaken merkt Pruijt (2013a:10) het volgende op:

In 2007 waren er twee incidenten in Amsterdam waar de politie rapporteerde dat krakers boobytraps hadden achtergelaten in gebarricadeerde kraakpanden. In het eerste geval zei de politie dat een deel van het dak opgetuigd was om op politieagenten te vallen, in het tweede geval dat een met benzine gevulde jerrycan achter een stalen plaat geplaatst was met het idee dat er een explosie of brand zou ontstaan wanneer agenten er met een haakse slijper doorheen zou zagen. Statements vanuit de kraakbeweging spreken dit tegen. Veelvoorkomend in de verschillende verklaringen is, dat de krakers de panden zo gebarricadeerd hadden dat zij konden vertrekken terwijl de politie nog moeite zou hebben om binnen te komen. Deze strategie liet de kracht van interpretatie in zijn geheel in de handen van de politie.

Het was echter de politie die hier de regels van het 'spel' veranderden. Het ritueel van een ontruiming had middels jaren van voorgaande interactie tussen de krakers en de politie een punt van overeenkomst bereikt; vandaar mijn eerdere referentie naar een ongeschreven code die het proces aanstuurde. In dit geval heeft de politie dus bewust de code overtreden en hun macht misbruikt om een voordeel voor zichzelf te creëren. Zodoende konden zij zeker een betekenis coderen die vervolgens klakkeloos door de mainstream media gedecodeerd werd. Dit kwam echter niet door tekortkomingen van de kant van de krakers. Dit onzinverhaal werd zelfs sterk aangevochten door de krakers

(Exbewoners Kerkstraat 2007), die de stellingen van de politie vergeleken met de nooit gesubstantieerde beschuldiging betreffende “massavernietigingswapens” in Irak.

Het is niet onbelangrijk dat er in dit geval wederom niemand een vergrijp ten laste is gelegd betreffend deze beschuldigingen en, hoewel het wellicht een onverstandige stunt is geweest, is het duidelijk dat de krakers geen intentie hadden om iemand kwaad te doen. Een voorafgaand voorbeeld wat door de krakers vernoemd werd in hun verdediging was een geval (in 2005) waar bewapende politie naar een kraakpand aan de Prins Hendrikkade werden geroepen om onderzoek te verrichten naar meldingen over een vuurwapen, dat niks meer bleek te zijn dan een boormachine (Exbewoners Kerkstraat 2007).

Als aanvullend punt; wanneer Pruijt (2013a:14) schrijft dat “de ongelovige reacties van de krakers [op de boobytrap-beschuldigingen] een signaal geven van normatieve communaliteit met de autoriteiten, bijvoorbeeld dat het in gevaar brengen van politiepersoneel onacceptabel was” ben ik van mening dat dit het ongeloof van de krakers miskent, dat juist gebaseerd was op hun woede over de totaal fictieve aard van de beschuldigingen die de politie maakten, in plaats van op hun mening over geweldsgebruik tegen de politie. Aldus zouden de boobytrap-incidenten niet gezien moeten worden als “uitzonderingen in een serie van protesten, [die] uitzonderingen [waren] omdat ze terugsloegen” (Pruijt 2013a:14), maar liever als standaardvoorbeelden van hoe morele paniek tot stand gebracht wordt. Als, zoals Ten van Dijk (1987:198) betoogt, “onbewust maar professioneel en ideologisch, journalisten de perspectieven van de autoriteiten representeren, al is het alleen maar door hun selectieve gebruik van bronnen en statements,” dan werd er morele paniek gecreëerd en werden krakers ingekleed als *folk devils*.

CITEX

De derde zaak waar door Pruijt naar gerefereerd werd, waarin 51 krakers gearresteerd waren en er “wapens” gevonden zouden zijn, was de illegale ontruiming van vier huizen aan de Eerste Oosterpark Straat op vrijdag 23 mei, 2008. Een van de huizen bevatte een kraakkroeg, Citex genaamd. Op vrijdagnacht was er een verjaardagsfeest en verscheen de politie, naar verluidt wegens een melding van geluidsoverlast. Ze vroegen om de identiteit van één persoon in het kraakpand, wat illegaal is volgens de Nederlandse wetgeving (men is verplicht om identificatiepapieren te tonen indien hier op straat om gevraagd wordt, maar niet in een privéwoning). De persoon weigerde zich te identificeren en werd gearresteerd, maar werd vervolgens weer ‘gedearresteerd’. Als reactie hierop en in een vertoning van macht kwam de politie naderhand terug om de bar en alle vier de huizen illegaal te ontruimen, met als gevolg de arrestatie van 51

mensen (Citex Punx 2008). Zoals door Pruijt (2013a:20) in een voetnoot werd opgemerkt, betroffen de wapens die werden aangetroffen enkele messen, knuppels en een luchtpistool; niets wat binnen de strekking valt die men verwacht bij het kleurrijke gebruik van het woord “wapenkist” (bijvoorbeeld, geen geweren). Desalniettemin werd er door rechtse politici naar deze “wapenkist” gerefereerd en werd erover geschreven in het ‘Zwartboek Kraken’ (VVD 2006) als voorbeeld van de groeiende gewelddadigheid van de kraakbeweging.

Zodoende kunnen we zien dat deze drie incidenten de morele paniek voedden waarin de groepsidentiteit van krakers als verantwoordelijke leden van de samenleving werd uitgedaagd en juridische actie als nodig werd beschouwd om deze nieuwe dreiging tegen te gaan, ondanks het feit dat de zogenaamde criminaliteit en gewelddadigheid van de krakers op geen enkel overtuigend bewijsstuk gebaseerd was.

KRAKERS ALS *FOLK DEVILS*

De drie specifieke incidenten in overweging genomen hebbende kunnen we nu overgaan tot een beschouwing van hoe krakers tot *folk devils* gemaakt werden. Terugkerend naar het schema dat is ontworpen door Cohen (2002:xii) lijkt het erop dat de status quo in de Nederlandse samenleving zo was dat de krakers de vijand waren en de mensen wiens panden gekraakt waren de slachtoffers. De benodigde consensus was dat krakers geen recht hadden om huizen te bezetten en zodoende de rechten van vastgoedeigenaren schonden, wat betekende dat er “iets gedaan moest worden aan” krakers. Dit was de positie van het hegemoniale discours, hoewel er ook een sterk tegen-hegemoniaal discours circuleerde dat krakers omschreef als verantwoordelijke mensen die eigendommen bezetten om zichzelf te huisvesten zonder te wachten op huisvestingslijsten of wegens deprivatie, om monumentale gebouwen te behouden, om gemeenschapsprojecten op gang te brengen of om politieke acties op touw te zetten – om maar gebruik te maken van Pruijt’s (2013b:21) vijfvoudige categorisering van krakers. Onderzoek toont aan dat er helemaal geen eensgezindheid bestond dat kraken iets slechts zou behelzen voor Amsterdam, noch voor Nederland over het algemeen (Pruijt 2013a:6). Dus zoals Pruijt (2013a:10) vaststelt, “ontdooide [de morele paniek] een culturele oorlog waarin de conservatieve kant, deels gedreven door revanchistische emoties, een licht voordeel hadden.”

Pruijt’s opmerkingen over morele paniek zijn echter erg beknopt. Ik denk dat hij het bij het rechte eind heeft wanneer hij stelt dat er morele paniek werd gecreëerd rond enkele incidenten met betrekking tot ontruiming van kraakpanden en dat dit hielp om voor het voorgestelde kraakverbod genoeg publieke steun te krijgen om het tot een wet te maken, vele jaren nadat criminalisering voor het eerst werd voorgesteld. Ik denk echter wel dat zijn beschouwing van de paniek diepgang mist en er ook in faalt om deze

paniek kritisch onder de loep te nemen, aangezien het punt er niet uit wordt opgemaakt dat de paniek tamelijk cynisch benut is door politici. De paniek werd inderdaad, zoals Pruijt (2013a:9) vaststelde, gebruikt voor “agendasetting”, maar het is belangrijk om op te merken dat dit gebaseerd werd op totaal fictieve motieven, zoals ik hierboven heb beschreven.

Cohen (2002:123) bespreekt de universele voorwaarden die van toepassing zijn op morele paniek en suggereert dat er tenminste drie zijn, namelijk de legitimering van waarden, onderneming en macht. In dit specifieke geval waren sommige van de waarden die gemobiliseerd werden om de paniek te rechtvaardigen het recht op privé-eigendom, de noodzaak dat de samenleving moet gehoorzamen aan regels van zogenaamde algemene degelijkheid en het respect voor autoriteit (in betrekking staande tot het idee dat criminalisering een einde zou maken aan het kraken); allemaal fundamentele waarden voor een democratische staat als Nederland. De onderneming kwam natuurlijk voort uit de politiemensen die in de eerste plaats verklaringen uitbrachten over de ontruimingsincidenten en de politici die vervolgens misbruik maakten van deze situatie om de groeiende gewelddadigheid van de kraakbeweging ter sprake te brengen. De macht wordt gerepresenteerd door de politiemensen die partijdige interpretaties van de incidenten konden presenteren, de media die hier zonder kritische blik verslag van uitbrachten, en de politici die hierop reageerden door criminalisering voor te stellen als middel om de krakers onder controle te houden. Zodoende diende de beschuldigingen over boobytraps om morele paniek te creëren waarin de politie het slachtoffer was (en als gevolg daarvan ook de samenleving in zijn geheel), de gewelddadige kraker de vijand was en de consensus bereikt werd dat “er iets gedaan moest worden” om dit onacceptabele niveau van dreigend geweld te voorkomen.

Aldus kunnen we zien dat Cohen’s schema voor morele paniek nog steeds erg bruikbaar is als een verklaringsmiddel voor recente morele paniek, voor het identificeren van de hoofdfactoren en om aan te duiden waarom de paniek ‘succesvol’ was. Terugkijkend naar het raamwerk dat omschreven werd door Goode & Yehuda (1994:37-41) en uitgewerkt door Garland (2008:11) moesten er, om de morele paniek te creëren, enkele factoren aanwezig zijn:

- (1) Zorgen. Er werden inderdaad zorgen uitgedrukt door de politie, journalisten van de mainstream media en rechtse politici over wat zij zagen als de toenemende gewelddadigheid van de Nederlandse kraakbeweging.
- (2) Vijandigheid. Het niveau van vijandigheid tegenover krakers nam wel degelijk toe terwijl de verhalen circuleerden.
- (3) Consensus. Er was een consensus dat er “iets gedaan moest worden” en criminalisering was het eindresultaat.

- (4) Disproportionaliteit. Dit was een tamelijk hysterische reactie op claims die, zoals we gezien hebben, weinig basis vonden in feiten.
- (5) Vluchtigheid. De paniek explodeerde en brandde snel weer op, hoewel, zoals we later zullen zien, de effecten ervan tot op de dag van vandaag nog voort dreunen met de klacht tegen Schaap.
- (6) Morele dimensie van sociale reactie. De paniek lokte inderdaad een extensief publiek debat uit over hoe de kraakbeweging in het verleden vredelievend en toegeeflijk was. Dit beeld was extreem nostalgisch en omvatte voor het gemak geen notie van de gewelddadige confrontaties (en buitenlanders) van de beweging uit 1980 (meer hierover in de volgende sectie).
- (7) Krakkers als symptoom. Het gefabriceerd worden als *folk devils* betekende dat de krakers tot een symptoom van het probleem werden gemaakt, middels een proces waarin ze werden buitengesloten als jong, dreigend, gewelddadig, respectloos, vreemd, anders, enzovoorts.

Punten 1, 2, 3 en 5 lijken allemaal al voldoende gedekt te zijn door het schema van Cohen, dus ik zal mij nu concentreren op punten 4 en 7, waarna ik in de volgende sectie terug zal kijken naar punt 6.

Om te beginnen met het laatste punt (nummer 7) is het nuttig om de waarneming van Critcher te benoemen, dat morele paniek theorie ervan kan profiteren om in verband gebracht te worden met de perspectieven die geleverd worden door de risicosamenlevingsstelling en discours-analyse (2008:1139). In een ander werk merkt Critcher op dat “discours-analyse de potentie heeft om de manieren te analyseren waarop linguïstische strategieën dienen om de definities en reacties te verifiëren die karakteristiek zijn aan morele paniek” (2006:168). Aan de hand van het werk van Deanna Dadusc (2015) heb ik de kritische discours-analyse (geïnspireerd door de werken van Norman Fairclough 1985, 1993) gebruikt bij het bespreken van de criminalisering van het kraken in Engeland, Wales en Nederland. Voortbouwend op de discours-analyse volgens Foucault suggereert Fairclough (1985:751) dat er met betrekking tot elk vraagstuk verschillende ideologisch-discursieve formaties kunnen worden onderscheiden, die de collectie van ideeën beschrijven waardoor mensen op een bepaalde manier omgaan met en denken over het vraagstuk in kwestie. Er kunnen hegemoniale en resistente formaties zijn (en vaak domineert er één discours-formatie). In de bovenstaande case study is het duidelijk dat de dominante ideologisch-discursieve formatie krakers presenteerde als in bezit van deviante kwaliteiten. Eveneens beargumenteerde ik in een ander artikel (2013:258) hoe krakers in Engeland en Wales “buitengesloten” waren als dreigende criminelen, met geen mogelijke manier om dit te

herstellen. Zoals Critcher stelt zijn zij in de escalerende discours-hiërarchie “de Ander die het kwaad belichaamt” geworden (2003:175).

Zoals hierboven is benoemd wordt punt 6 in de volgende sectie behandeld. Met betrekking tot disproportionaliteit (punt 4) merken Goode & Yehuda (1994:40) op dat het genereren en dissemineren van hoeveelheden of getallen extreem belangrijk is voor morele paniek (verslaafden, doden, euro's, misdaden, slachtoffers, verwondingen, ziektes, etc.) en dat de meeste hoeveelheden die door de “stellingmakers” van morele paniek gepresenteerd worden zeer overdreven zijn. Het lijkt in dit geval dus duidelijk dat de claims over levensbedreigend geweld die de krakers werden toegeschreven overdreven en op weinig bewijs gebaseerd waren. De krakers die bij de drie zaken betrokken waren bestreden deze feiten onmiddellijk, maar wisten ze niet doeltreffend te weerleggen omdat de dominante ideologische formatie sterk tegen de krakers gekeerd was.

Dit brengt ons tot de kwestie van proportionaliteit, die samenkomt met de kwestie van de gesteldheid van de socioloog binnen de context. Krakers stelden dat de reactie van de politie disproportioneel was. Deze reactie zelf werd echter snel overschaduwd door de mainstream media (die de tenlastelegging zonder consideratie in hun verslag overnamen) en rechtse politici (die maar al te blij waren om nog meer voorbeelden te hebben van krakerstumulst om aan hun zwartboek kraken toe te voegen). Ik ben het echter eens met de analyse van de krakers, aangezien er maar weinig empirische basis is voor de beschuldigingen van de politie.

Om deze aanklachten één voor één te benoemen:

- De zogenaamde boobytrap in het Wilde Westen werd gelijk door de krakers betwist en is vooralsnog een heet hangijzer. Hoewel de jerrycan wel blijkt te hebben bestaan, was deze nooit bedoeld als bom en hebben de krakers hem daar niet geplaatst. De politie heeft nooit enig bewijs geleverd noch iemand voor een misdaad aangeklaagd, ondanks meerdere verzoeken om dit wel te doen.
- De kwestie van de veronderstelde boobytrap aan de Kerkstraat is uitvoerig ontkracht aan de hand van fotografisch bewijs.
- De wapenkist in de Citex was in werkelijkheid niet wat men beweerde en een dergelijke aangrijpende omschrijving moet wel bedoeld zijn om veel ergere dingen te insinueren.

Zodoende was het gebruik van woorden als ‘wapens’ en ‘bommen’ overdreven dramatisch. Dit punt heeft dan ook invloed op de vraag of de disproportionaliteit op empirische of normatieve gronden beoordeeld is. In dit geval is het duidelijk dat het debat empirisch besloten kan worden. Dit is dan ook de reden dat ik kan beoordelen dat deze gevallen een morele paniek constitueren, want:

Enkel door de empirische aard van een gegeven dreiging te kennen kunnen wij de mate van disproportionaliteit bepalen. Het concept van morele paniek is gebaseerd op disproportie. Als we deze niet vast kunnen stellen, dan kunnen we niet concluderen of een specifieke episode van angst of zorgen een geval van morele paniek representeert (Goode & Yehuda 1994:41).

Ik zou tevens de redenering achter de paniek betwisten op andere gronden, maar het is niet nodig om dit te doen wanneer de feiten voor zichzelf spreken. Het is dan ook duidelijk dat de dreiging in alle drie de gevallen door de politie is overdreven. Desalniettemin stelt Tom Slater (2009:306) (hij schreef over de kwestie van gentrificatie en hoe dit door kritische urban studies benaderd dient te worden, maar zijn punt is hierop ook van toepassing) dat academici zouden moeten werken aan de hand van een “analytisch, politiek en moreel raamwerk dat zijn wortels heeft in huisvesting als een kwestie van sociale gerechtigheid.” Dit gaat goed samen met slogans van de Nederlandse kraakbeweging, zoals “wonen is een recht.” De criminalisering van het kraken diende de interesses van weinigen en schaadde de kansen van velen, zoals kort en bondig duidelijk werd gemaakt door de kraker uit de Bilderdijkstraat (Anon 2014) in zijn/haar klacht over Leen Schaap. Zodoende is het de moeite waard om een moment te besteden aan het analyseren van hoe en waarom de criminalisering plaatsvond.

Er zijn veel redenen waarom kraken werd gecriminaliseerd in 2010, toen het voor het eerst werd voorgesteld als een probleem dat al decennia eerder juridische controle behoefde. Krakkers hebben het over hoe de achteruitgang van de beweging een kans bood om deze aan te vallen, maar er zijn bredere thema's aan het werk, zoals de algemene verschuiving naar rechts in de Nederlandse politiek, de gentrificatie van steden in de Randstad, de toenemende normalisering en controle van het stedelijk leven en, als laatste maar niet als minste, het doorgaande belang van particuliere eigendomsrechten in de kapitalistische samenleving. Kraken was, ondanks het door gemeentebesturen erkende nut ervan als toeleveraar van accommodatie en creatieve ruimtes, een (ongelegen) los eindje wat aangeknoopt moest worden. De kraakbeweging was ondanks zijn achteruitgang een doorn in het oog van de regering die eindelijk verwijderd kon worden. Er is geen enkele reden om dit te verklaren; het is meer een aaneenschakeling van factoren – een coalitie van antikraak bedrijven, woningbouwcoöperaties, speculanten en politici met een rechtse agenda wisten eindelijk genoeg gewicht uit te oefenen op de machtsweegschaal om de oude alliantie van links-sympathisanten, tolerante politici, kerkgangers en campagnevoerders voor daklozen omver te werpen. De vraag waarom dit op dit specifieke moment gebeurde biedt geen makkelijk antwoord en zal een vraag blijven voor de toekomstige historici, hoewel het interessant is om op te merken dat het kraken van woningen kort daarna ook in Engeland en Wales ook gecriminaliseerd werd, in 2012.

FOREIGN BODIES

Als intermezzo wil ik hier graag een ander aspect behandelen van het verhaal van hoe krakers buitengesloten werden als *folk devils*. Want naast dat er een discours bestond dat krakers presenteerde als een in toenemende mate gewelddadige dreiging, bestonden er ook andere verweven discourses die voorstelden dat de kraakbeweging de principes was verloren die door de worsteling in de jaren '80 waren opgericht en dat ook de toenemende hoeveelheid van buitenlandse krakers de Nederlandse waarden bedreigden. Pruijt (2013a:16) stelt:

Een meer gesubstantieerde claim in de motivatie [om kraken te criminaliseren] is dat er zich in toenemende mate niet-Nederlandse burgers, inclusief toeristische krakers uit Zuid- en Oost-Europa, onder de actieve krakers bevonden. Het gegeven voorbeeld is een ontruiming in 2007 waar individuen werden gearresteerd die samen negen verschillende buitenlandse, maar Westerse, nationaliteiten representeerden. De aangrenzende conclusie was dat Nederlands beleid zou moeten voorkomen dat het buitenlandse krakers aantrekt. Het is waar dat kraken is geïnternationaliseerd. Van Gemert et al. (2009) schatten, in correspondentie met politiedata, dat ongeveer een derde van de krakers in Amsterdam buitenlands waren. Buitenlandse krakers kunnen, door hun gebrek aan wortels in de Nederlandse samenleving, gemakkelijk als ongewensten behandeld worden die moeten en kunnen worden verwijderd en verhinderd om te komen; hun aanwezigheid faciliteerde de constructie van revanchistisch discours.

Ik zou deze claim dat de aanwezigheid van buitenlandse krakers het mogelijk maakte om dit nieuwe discours vorm te geven, op grond van het feit dat, hoewel het racistische discours wel degelijk bestond, de aanwezigheid van buitenlandse krakers in Amsterdam zeker geen nieuw fenomeen was. Lynn Owens heeft opgemerkt dat de Amsterdamse kraak-scene sinds 1960 een complexe en roerende relatie had met toeristen en buitenlanders, welke hij als een vierdelig proces samenvat middels initiële eenheid, splitsing, wederzijds antagonisme en eventuele verzoening (Owens 2008). Hoewel het waar kan zijn dat een derde van de krakers in Amsterdam in 2009 buitenlanders waren (Pruijt 2013a:16, ontleend aan het werk van Dadusc et al.), is het ook een feit dat er in de vroege jaren '80 meer dan tienduizend krakers waren (Owens 2009). Dadusc et al. (2009:23, 47) schatten de hoeveelheden in 1980 zelfs zo hoog in als twintigduizend en in 2009 als tussen de vijftienhonderd en tweeduizend.

Ik zou niet willen zeggen dat een derde van deze tien- tot twintigduizend krakers in 1980 buitenlanders waren, maar ik durf wel te stellen dat dit het geval was voor een flinke minderheid ervan; een hoeveelheid die de hedendaagse getalen van buitenlandse krakers in Amsterdam overschaduwde – zelfs al was 65% van de sample (110 mensen) van door Dadusc et al. (2009:63) ondervraagde krakers buitenlands. Hugo Priemus

(2011:4) claimt dat krakers “in 1980 bijna allemaal autochtoon waren: etnische minderheden waren niet gerepresenteerd”, maar hij baseert deze hoeveelheden op zijn onderzoek uit 1983 naar gelegaliseerde kraakpanden, waarin hij vond dat 12% van de mensen geen autochtone Nederlanders waren. Dat zou dus 677 van de 5644 mensen betreffen, wat zeker geen insignificante hoeveelheid is (Priemus 1983:422).

Als laatste punt, hoewel nauwkeurige informatie hierover schaars is, stellen Uitermark & Nicholls (2013:9) dat er onder de toevloed van gastarbeiders in 1970 “een kleine maar vocale groep een radicale tegenstem naar Amsterdam importeerde die gecultiveerd was in het verzet tegen de autocratische regimes van (eerst) Spanje, Griekenland en Portugal en (later) Marokko en Turkije.” Sommigen van deze activisten kraakten; het Komitee Marokkaanse Arbeiders bezette bijvoorbeeld een grachtenpand in 1975 (Uitermark & Nicholls 2013).

In ieder geval denk ik dat het billijk is om dus te veronderstellen dat buitenlandse krakers in geen geval een nieuw fenomeen zijn in Amsterdam en dus niet als oorzaak moeten worden gezien voor de verschuiving in het discours dat bedoeld was om de criminalisering te faciliteren. In een poging om krakers als gevaarlijke ‘anderen’ neer te zetten, vond de verschuiving naar een racistisch discours plaats als makkelijke optie; niet wegens enige specifieke actie door buitenlandse krakers, die eigenlijk altijd al deel hadden uitgemaakt van de kraakbeweging.

Daarnaast blijkt dit racistische, revanchistische discours niks nieuws te zijn. Van Dijk (1987:285), die in de jaren '80 schreef over hoe de Nederlandse mainstream media verslag uitbracht van de ontruiming van de Grote Wetering en daaropvolgende gebeurtenissen, bevestigt dat “alleen de negatieve acties van de sociale tegenstanders worden benadrukt.” Daarnaast was er veel tendens tot een “disproportionele focus op geweld, interne conflicten en de rol van geïsoleerde actoren (buitenlanders) en werd er voorbijgegaan aan sociale achtergronden, redenen en doelen van sociale en politieke tegenstanders of minderheden” (1987:261). Zodoende heeft het racistische discours dat buitenlandse ‘outsiders’ de schuld geeft, als manier om krakers als de dreigende ‘ander’ te portretteren, op zijn minst al bestaan sinds de jaren '80. Men zou toch hopen dat de revanchistische benadering tegenwoordig reeds makkelijker te identificeren zou zijn.

Toch hoeft een dominante ideologisch-discursieve formatie niet op waarheid te zijn gebaseerd om succesvol te zijn. Om terug te komen op Garland's zesde punt in de voorgaande sectie, ‘de morele dimensie van sociale reactie’, is het meest belangrijke dat er een gevoel van razernij bestond om het feit dat de krakers hun honorabele wortels veronachtzaamd zou hebben in de jaren '80. Hoewel deze razernij doelmatig de gewelddadige protesten rond specifieke worstelingen negeerde, zoals bij de Vondelstraat, de Grote Keyser en Lucky Luyk (Owens 2008), was het nog een ander

component in het ingewikkelde proces waardoor krakers werden buitengesloten als *folk devils*.

Uiteindelijk maakte het niet uit dat de krakers deze karakterisering fel aanvochten, aangezien de schade al was verricht en het kraken later inderdaad werd gecriminaliseerd. Het probleem voor de kraakbeweging was hier dat zij vocht tegen de hegemoniale discourses die niet alleen tegen hen opgesteld waren, maar ook specifiek ontworpen waren om sterke anti-hegemoniale discourses tegen te gaan (Dee 2013:251).

CONCLUSIE

Toen de criminalisering van het kraken in Nederland plaatsvond in 2010 volgde dit decennia aan debatten op. Vele factoren, zowel intern als extern aan de kraakbeweging, leidden tot deze gebeurtenis. Hier is de nadruk gelegd op de morele paniek die opkwam om de incidenten rond drie ontruiming in Amsterdam. Zoals Pruijt (2013a) heeft gedemonstreerd waren er tenminste drie andere factoren (revanchisme, cultuuroorlogen, *creative city*) die significant bijdroegen aan de criminalisering, maar morele paniek was zeer zeker ook een belangrijk en benodigd element.

Mijn argument is hier geweest dat de morele paniek in feite gebaseerd was op zeer weinig bewijs en een hegemoniaal discours aanhield die zowel vorm gaf aan als vormgegeven werd door een partijdig verhaal, er aldus toe leidende dat zowel de politie als de mainstream media krakers als een gewelddadige ‘ander’ neerzette. Deze vooringenomenheid vormde een deel van de dominante ideologisch-discursieve formatie. Dit raamwerk, dat door de hegemoniale discourses werd aangegrepen en deze versterkte, maakte criminalisering eventueel mogelijk (en de juridische repressie had anders waarschijnlijk niet plaatsgevonden).

Ik heb, gebruik makend van Cohen’s originele formulering van morele paniek en aanvullingen hierop van Garland en Goode & Yehuda in overweging nemend, theorieën over morele paniek toegepast op de case study van drie specifieke incidenten. Ik heb een belangrijke kwestie met betrekking tot het perspectief van de socioloog geadresseerd en een onderscheid gemaakt tussen empirische en normatieve oordelen. Echter moet, bij het bespreken van morele paniek, de disproportionaliteit van de claims die over de groep die als *folk devils* werd geschetst in overweging genomen worden. In dit geval waren de claims, zoals ik aangetoond heb, dan ook zeer sterk overdreven (en nooit bewezen) en dus disproportioneel. Krakers werden zwartgemaakt en het debat dreunt in ieder geval in het geval van de Bilderdijkstraat nog steeds door, terwijl het kraken zelf al is gecriminaliseerd. Met het oog hierop slaat Garland (2008:16) de spijker op de kop wanneer hij stelt dat “morele paniek vaak vluchtig lijkt, maar met de tijd kan het cumulatieve effect ervan zijn dat er sociale scheidingen worden gecreëerd en dat sociale

status herverdeeld wordt, net als bij het bouwen van infrastructuur van regulering en controle die lang na verloop van de initiële episode standhouden.”

In dit geval heeft de dominante ideologisch-discursieve formatie de krakers succesvol buitengesloten. Een deel van dit discours was racistisch en daarom zouden academici die morele paniek bestuderen uit moeten kijken dat zij de houdingen van hegemoniale discourses niet klakkeloos overnemen, aangezien het er anders op kan uitlopen dat hun werk deze discourses ondersteunt (of het de bedoeling is of niet).

Als laatste punt, om aan te tonen dat deze specifieke soort paniek kan terugkeren, refereer ik naar de recente ontruiming van een huis in Seattle, Washington, in de Verenigde Staten, waar de “angst voor boobytraps” leidde tot de aanwezigheid van een ‘Special Weapons and Tactics’ (SWAT) team. Het lokale nieuws (KOMO Staff 2012) citeerde de adjunct van de politiechef, die zei dat “er communicaties waren ontvangen door de sociale media dat er wellicht enkele barricades opgericht werden, er zouden misschien boobytraps in het huis zijn.” Ook documenteerde ik (2013:258), in de context van criminalisering van kraken in Engeland en Wales, hoe morele zorgen over ‘slechte’ krakers in de media werden geopperd, geproduceerd door een racistische ideologisch-discursieve formatie.

Krakers in Nederland zijn gestereotypeerd als gewelddadig en crimineel, in de context van een morele paniek die ze tot *folk devils* heeft gemaakt en resulteerde in beleidsveranderingen waardoor de staat nu moet interveniëren wanneer leegstaand eigendom wordt bezet. Daarnaast is er een racistisch discours verzezen dat de krakers heeft buitengesloten en een dreiging heeft gefabriceerd die eigenlijk niet bestond. Dit proces is op een onacceptabele manier gekoppeld aan stereotypes. Het is duidelijk dat dit proces onderdanig is aan meer algemene patronen en, als afsluitende opmerking, zou het interessant kunnen zijn om een vergelijking te maken tussen de verschillende situaties waarin morele paniek is opgezet om repressief beleid te faciliteren. Critcher (2008) heeft voor dit doel een belangrijke opzet geleverd en in zijn zevendelige categorisering van morele paniek zou deze discussie passen in het gebied van (jeugd-)deviantie.

Aux soutiens de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes: Nous sommes la lutte contre le monde de l'aéroport !

Ce petit texte propose une analyse de la résistance aux expulsions d'avril-mai 2018 à partir du rôle joué par les soutiens du mouvement d'occupation contre l'aéroport et son monde.

Je me suis engagée dans la lutte contre l'aéroport et son monde au moment des expulsions de l'hiver 2012. Je n'ai pas arrêté, depuis l'abandon du projet en janvier 2018, de faire l'aller-retour entre Paris et la ZAD pour soutenir mes camarades, mes ami-e-s, pour fêter la victoire, une victoire, et défendre l'autonomie d'une expérience qui a marqué l'histoire des luttes contemporaines. Souvent les copains et les copines me demandent : « Mais alors qu'est-ce que tu penses de tout ça ? » Bien sûr, ils me parlent des nombreuses tribunes publiées ces derniers mois pour dénoncer les comportements des un-e-s et des autres, la reproduction de rapports de pouvoir, affirmer des positions divergentes quant aux enjeux actuels de la lutte, etc. Je ne reviendrai pourtant pas ici sur les conflits qui se sont concentrés autour de l'ouverture de la RD281 et des fameuses « fi-fiches ». Je ne nie pas l'importance de ces débats mais je veux déplacer la réflexion vers un autre enjeu, celui de notre engagement, en tant que soutiens, sur la zone. Ce texte ne s'adresse donc pas aux occupant-e-s mais à tou-te-s celles et ceux qui ont un jour cru à cette lutte et qui l'ont porté, d'une manière ou d'une autre, jusqu'à l'abandon du projet d'aéroport.

Autant aller droit au but : **les occupant-e-s de la ZAD de NDDL ne représentent pas l'avant-garde du mouvement révolutionnaire à laquelle il s'agirait d'attribuer tous les mérites ou tous les torts !** D'ailleurs, et dans la mesure où elles visent l'autonomie, elles ne représentent rien ni personne. C'est pourtant cette idée, au cœur de tant de discours et de jugements sur ce qui se passe actuellement, qui a selon moi participé à notre défaite lors de la bataille d'avril-mai 2018. Combien de camarades, pourtant

engagé-e-s depuis des années aux côtés du mouvement d'occupation et des autres composantes de la lutte, j'ai entendu se justifier par un : « Non mais moi la ZAD... avec ce qui se passe entre les gens... » ou encore, pour ceux qui se positionnent plus précisément contre la signature des conventions d'occupation précaire : « Non mais moi je me bas pas pour la normalisation ! » ? Le problème que ces discours me posent, même si je comprends les critiques qu'ils soulèvent et que je les respecte, c'est qu'**ils laissent aux occupant-e-s l'entière responsabilité de ce qu'a été, de ce qu'est et de ce que sera la ZAD de NDDL.**

Pourtant, tout l'intérêt de cette expérience était d'ouvrir un espace dans lequel chacun-e pouvait concrétiser ses désirs, se donner la liberté d'imaginer autre chose, d'espérer d'autres choses. Et c'est dans ce territoire arraché à l'Ordre, qui a pris vie dans la convergence de nos combats et de nos fuites, qu'un ensemble de lieux solidaires a émergé. Solidaires dans le conflit qui nous oppose à l'État et au Capitalisme mais **solidaires aussi et surtout dans l'anti-autoritarisme**, c'est-à-dire dans la possibilité de ne pas être d'accord les un-e-s avec les autres et d'entrer en conflit les un-e-s avec les autres, et parfois (souvent même), de se retrouver autour d'une envie, d'une idée, d'un repas, d'une soirée sans pour autant céder à un nouveau conformisme... Bien sûr, « ce n'est pas parce que c'était un squat » qu'on pouvait tout se permettre et oublier que des gens vivaient ici, que des choses avaient été construites, que différentes formes de vie s'y étaient installées. Mais toujours le va-et-vient permanent des soutiens, des nouvelles et des ancien-ne-s occupant-e-s, empêchait que ces routines ne se sclérosent, que la zone ne se referme sur elle-même, que les conflits de positions ne se muent en postures et en déchirements. Sans cette rencontre, la ZAD de NDDL n'aurait jamais été ce que nous regrettons tou-te-s aujourd'hui, ce que nous n'avons pas su préserver, nous occupant-e-s ET soutiens, ce que nous pouvons aussi, maintenant, réinventer.

Je ne veux culpabiliser personne (aucune lutte intéressante ne s'est jamais bâtie sur ce genre de sentiments) et pourtant, il faut bien faire ce constat douloureux : nous n'étions pas assez nombreuses pour résister aux expulsions, pour imposer un véritable rapport de force. Ceux qui sont resté-e-s, ceux qui sont venu-e-s et ont combattu sous toutes les formes qui nous sont nécessaires (en manifestation, sur les barricades ou à l'arrière, en assurant le ravitaillement, les soins et la communication, etc.) ont fait preuve d'une détermination et d'un sérieux qui forcent le respect. **Mais nous n'étions pas 50 000...**

Je ne crois pas qu'on aurait pu empêcher toute forme d'institutionnalisation, d'une part, parce qu'il ne suffit pas de le vouloir pour tenir un territoire, d'autre part, parce que certaines activités, certains modes de vie, et pour tou-te-s simplement la routine (la normalisation n'est pas toujours là où on la cherche), nous y préparaient déjà. L'enjeu était donc surtout, à mon avis, de **soutenir un rapport de force** qui aurait pu nous permettre d'imposer un certain nombre d'exigences : la gestion collective des terres, la protection des habitats mobiles et légers, l'amnistie de nos camarades amendé-e-s, interdit-e-s de territoire, incarcéré-e-s, etc. **Mais on ne négocie pas en position de faiblesse et nous n'étions pas 50 000...**

Je ne crois pas que l'abandon de l'aéroport suffise à expliquer cette démobilisation. Après tout, ceux qui luttèrent contre ce Grand Projet Inutile et Imposé se battaient aussi dans l'espoir de créer d'autres mondes. Au-delà de la réaction, de la volonté de défendre le bocage contre la prédation capitaliste, c'est le désir de quelque chose de mieux, de plus juste, de plus beau qui donnait sens à leur combat. Il serait sûrement très compliqué de traquer l'ensemble des facteurs qui ont contribué à la démobilisation des soutiens du mouvement d'occupation. Des embrouilles au sein des comités locaux et des orgas qui formaient les autres composantes de la lutte, à l'envie, pour beaucoup, de se concentrer sur le mouvement qui s'est développé autour des cheminots et des facs, une chose est sûre, les conflits qui ont opposés les occupant-e-s ne permettent pas non plus de comprendre pourquoi une lutte qui avait suscité tant d'espoirs et cristallisé tellement d'envies n'a pas pu, en 2018, mobiliser les 50 000 personnes qui avaient permis la réoccupation de la zone le 17 novembre 2012 et sa défense jusqu'au départ des forces de l'Ordre en avril 2013.

La démesure du dispositif policier et militaire déployé ne justifie rien parce qu'il est le résultat et non la cause de cette démobilisation ! Dans la situation politique actuelle (et malgré tout ce qui existe déjà et tout ce qui est en train de changer), 2500 gendarmes, même avec des blindés, ça ne fait pas grand-chose contre un bocage rempli par plusieurs dizaines de milliers de personnes déterminées. Le déchaînement de violence que le gouvernement nous a opposé n'avait de sens que face à une résistance démographiquement faible. Stratégie du choc, comme un camarade l'a alors évoqué, Blietzkrieg, guerre éclair, qui n'est efficace que parce qu'elle est rapide, ce qui voulait dire, dans cette situation spécifique, qui ne fonctionne que si peu de gens se mobilisent sur une courte durée. Et nous, comme eux, savions déjà, depuis l'abandon du projet d'aéroport et l'annonce des expulsions qui a suivi, que nous ne pouvions compter que

sur un petit nombre de soutiens. Les dix jours d'ateliers et de débats organisés au moment où la zone devenait expulsable (ce que les occupant-e-s avaient appelé « Avril Fertile ») n'ont mobilisé qu'une trentaine de personnes. Alors, déjà nous savions. Nous savions que quelqu'un-e-s viendraient tenir les barricades mais nous savions aussi que nous n'aurions pas le compte.

Je pourrai revenir sur tout ce qui a déjà été dénoncé : sur les discours et les comportements qui, de toutes parts, ont alimenté les divisions, mais ce n'est pas cela qui, selon moi, nous a coûté la bataille d'avril-mai 2018. Ce qui nous a manqué c'est une prise. Le sentiment de nécessité qui naît de la possibilité de s'approprier une lutte, un lieu, celui qui te fout la rage quand tu le sais menacé, qui te tord les viscères jusqu'à ce que tu lui cèdes. Ce besoin irréprensible d'être là qui a conduit tant de gens à venir sur la zone et à y rester, quitte à tout quitter. C'est cette attraction formidable que le mouvement d'occupation et ses soutiens avaient suscités qui nous a alors manqué. Nous ne pourrions probablement pas la faire renaître, les pertes sont trop grandes, mais nous pouvons en créer une autre. Car une bataille, aussi importante soit-elle, ne résume jamais la guerre. Et c'est bien cet espoir qui doit aujourd'hui s'imposer : **nous devons nous remobiliser, non pas pour conserver ce qui a déjà disparu, mais pour créer quelque chose d'autre et maintenir la zone dans l'archipel sur lequel l'autonomie construit ses bases matérielles !**

Ce qu'il nous faut donc aujourd'hui c'est une prise. Il faut que les occupant-e-s nous donnent cette prise, qu'ielles nous laissent la possibilité de nous investir, de proposer de nouvelles idées et de créer de nouvelles choses, qu'ielles l'intègrent dans la construction même de cette autre ZAD à venir. Mais cette prise, c'est surtout à nous qui soutenons le mouvement d'occupation de la prendre en participant à des activités qui existent déjà et en en proposant de nouvelles, en accentuant les liens entre la zone et nos autres luttes notamment autour de l'Ambazada et du réseau de ravitaillement La Cagette des Terres, en organisant des ateliers, des débats, des concerts, etc., sur la zone et en dehors, bientôt, en réoccupant, d'une manière ou d'une autre (je ne crois pas qu'on ait encore réfléchi à toutes les possibilités légales et illégales, matérielles et symboliques qu'on pourrait imaginer), etc. **Parce que la victoire contre l'aéroport est NOTRE victoire, parce que la défaite de la zone d'autonomie définitive est NOTRE défaite, parce que NOUS sommes la lutte contre le monde de l'aéroport, à nous de prendre en main l'avenir de la ZAD de NDDL !!!**

Rendez-vous sur la zone du 7 au 15 juillet pour la semaine d'ateliers, de construction et de débats ZADenvies et du 27 août au 2 septembre pour la semaine Intergalactique de convergence internationale des luttes pour les communs!

Cet article est disponible en ligne sur le site web de Trespass à l'adresse suivante <https://www.trespass.network/?p=1395&lang=fr> et dans le troisième numéro de la revue: https://www.trespass.network/?page_id=1472&lang=en

Ouverture de l'Écharde

Lundi 1er octobre 2018, alors que des artistes du Jardin d'Alice allaient sagement rendre les clefs du bâtiment, 19 rue Garibaldi à Montreuil, une trentaine de personnes sont venues perturber leur plan en occupant le lieu. Après 3 ans de gardiennage, cet endroit devait être rendu au géant de l'immobilier Nexity qui gère le bâtiment pour le compte de l'EPFIF (Établissement Public Foncier de la région Ile-de-France). Alors que l'État tente de vider de leur sens les luttes de mal-logé.e.s en faisant signer des conventions d'occupation précaire, des artistes aux zadistes, alors que les maires de gauche font miroiter des réquisitions pour grappiller quelques bulletins de vote, nous, comme d'autres, on squatte. Avec l'arrivée du métro à la Boissière, la rénovation du Bas-Montreuil et plus généralement le projet d'intégration de la ville au Grand Paris, les galérien.ne.s sont relégué.e.s en lointaine banlieue. En arrachant par nous-mêmes des espaces de vie, on n'entend pas pallier aux carences de l'Etat mais être offensif.ves à son encontre !

En plus d'être habité, l'Écharde se veut être un espace d'auto-organisation et d'activités politiques. De petites envies circulent déjà, articulant différentes luttes, notamment autour du logement, contre les frontières, la taule, et toutes les formes d'enfermement. D'autres perspectives pourront naître de rencontres dans le lieu comme ailleurs dans la rue, en manif, sur des occups de facs ou sur des blocages économiques... On aimerait que cet endroit fasse résonner les luttes qui existent déjà et puisse être un espace d'élaboration pour attaquer ce qui nous opprime. Bref, que vivent la lutte et la liberté !

Fins et moyens sont liés. Ce lieu est anti-autoritaire, donc anticapitaliste, un espace non-marchand, et contre toutes les formes de domination. Sans partis ni syndicats, nous souhaitons mettre en place nos propres moyens d'organisation et de diffusion. Parce que nous savons que chacun.e d'entre nous peut reproduire des rapports de pouvoir, nous serons attentifs-ves aux comportements oppressifs qu'on peut véhiculer, en les prenant en main sans les déléguer aux institutions.

Sur ces bases, l'Écharde a vocation à accueillir discussions, réunions, projections, cantines, activités régulières ou ponctuelles et autres événements politiques. Vous pouvez venir proposer une initiative chaque dimanche à 17h, lors de l'assemblée publique d'organisation des espaces collectifs. La première sera le dimanche 21 octobre.

On vous invite le samedi 20 octobre à 18h, place de la fraternité à Montreuil, pour un rassemblement puis une déambulation jusqu'à l'Écharde où aura lieu une cantine, à partir de 20h.

Cet article est disponible en ligne sur le site web de Trespass à l'adresse suivante <https://www.trespass.network/?p=1513&lang=fr> et dans le troisième numéro de la revue: https://www.trespass.network/?page_id=1472&lang=en

Opening of l'Écharde (the Splinter)

Anonymous

Monday October 1st, 2018, while Jardin d'Alice's docile artists were giving back their building's keys (at 19 rue Garibaldi, in Montreuil), about thirty people came to disrupt their plans, occupying the building. After three years of caretaking, this space was about to be given back to Nexity, French "master" of property business, who is managing the building on behalf of the EPFIF (Public Land Office of the Paris region). While the state is trying to empty the meaning of housing struggles by signing precarious occupancy agreements to artists (like Jardin d'Alice) and zadists, while the left-wing mayors talk about requisitioning to scrounge a few ballot papers, we, like many others, are squatting. With the next metro at la Boissière [a Montreuil neighborhood], the renewal of Bas-Montreuil [another Montreuil neighborhood] and more generally the project of integration of the city into "Grand Paris", the social outcasts are relegated to distant suburbs. When we snatch living spaces from the owners, we don't want to compensate for the shortcomings of the state, but to be offensive against the state.

L'Écharde [the Splinter] is not only a living space, it is also a self-organized squat for political activities. Some projects are already begun, articulating different struggles, notably around housing, against borders, prisons and all kinds of internment. Other perspectives will come from the encounters happening at l'Écharde or in the streets, in demonstrations, in university occupations or economic blockades... We would like l'Écharde to amplify the struggles that do exist, and to be a space from which to attack what oppresses us. In a few words, long live the struggle for freedom!

Ends and means are linked. This space is anti-authoritarian, therefore anti-capitalist, a non-commercial space, and against all forms of domination. Without parties or trade-unions, we want to put in place our own ways of organization. Because we know that each of us can reproduce relationships of power, we will be attentive to the oppressive behaviors we can convey, by taking them in hand without delegating them to the institutions.

On these bases, l'Écharde is intended to welcome discussions, meetings, projections, meals, regular or occasional activities and other political events. You can come and propose an initiative every Sunday at 5pm, during the public assembly created for the organization of the collective spaces. The first one will be on Sunday, October 21st.

We invite you on Saturday October, 20th, at 6pm, place de la fraternité in Montreuil, for a gathering and a collective stroll towards l'Écharde, where a meal will be served around 8pm.

Translated from French -

<https://fr.squat.net/2018/10/15/montreuil-93-ouverture-de-l-echarde/>

*This article can be read online at <https://www.trespass.network/?p=1512&lang=en>
or as part of the whole issue 3 at*

https://www.trespass.network/?page_id=1472&lang=en

Occupied gym evicted and demolished

Anonymous

On Tuesday morning [July 2018] a bulldozer (with agreement of the owner of course) demolished a squat in Exarchia, Athens, which was acting as the only occupied gym in the city. No one was arrested. Workers worked on the building while riot police was on alert and protecting the area.

The squat was occupied last December, while the abandoned building was empty for last 10 years. Comrades organized in squat classes mainly in martial arts (box, Muay Thai, taekwondo) but also Latin dance and yoga. The squat acted also as a space for political debates especially on prison system, and showed a meaningful support for political prisoners.

*This article can be read online with pictures at
<https://www.trespass.network/?p=1410&lang=en>
or as part of the whole issue 3 at
https://www.trespass.network/?page_id=1472&lang=en*

In solidarity with Studentato 95100 in Catania

Anonymous

On Monday June 25 2018, it was suddenly announced that the occupied student housing block in Catania (studentato 95100) would be evicted immediately, on grounds of public order. People made barricades on the street (see pictures online) and saw off the eviction threat.

The block was squatted in February 2018 after being empty for ten years. In the last six months the owner (Ursino Recupero) had made no attempt to contact the students, who have self-organised their accommodation since the university fails to provide it. As well as giving people a place to stay, the block has provided a study room, organised social events and hosted conferences on social movements, including the SqEK 2018 conference.¹

To respond to this unexpected threat, supporters of the student block have occupied a library which is also owned by Ursino Recupero at Monastero dei Bendettini.²

This article can be read online with pictures at

<https://www.trespass.network/?p=1358&lang=en>

or as part of the whole issue 3 at

https://www.trespass.network/?page_id=1472&lang=en

¹ <https://www.trespass.network/?p=1326&lang=en>

² <https://www.trespass.network/?p=1350&lang=it>

Water Tower squatted and evicted again

Anonymous

[October 8 2018]

The water tower in Utrecht has again been squatted! Just like last year³ it was squatted on October 1 to remember the date that squatting was criminalised in the Netherlands back in 2010.

Unfortunately it was immediately evicted and four people were arrested. A spokesperson for the squatters said to mainstream media⁴ that they would probably be held for a while and it wouldn't stop the actions continuing.

Up the Utrecht squatters!

This article can be read online with pictures at

<https://www.trespass.network/?p=1493&lang=en>

or as part of the whole issue 3 at

https://www.trespass.network/?page_id=1472&lang=en

³ <https://www.trespass.network/?p=935&lang=en>

⁴ <https://www.rtvutrecht.nl/nieuws/1823975/vier-arrestaties-bij-ontruiming-gekraakte-watertoren.html>

Galliners: Kan Bici Desallotjat

Aupa compas i amigxs!

Aquest matí 10 de Maig a les 10.30h van aparèixer el propietari amb uns matones no uniformats davant de Kan Bici, després van arribar 2 patrulles dels mossos i una gosseta judicial que va decidir forçar la porta d'entrada (sense gaire èxit) i després van aconseguir obrir la porta posterior del jardí mentre el veí treballava amb la desbrossadora... Èrem dos i poc animats de barallar-nos amb els maderos, així ens donaven 10 minuts per a agafar les coses que no havíem pogut treure abans. La poca assistència als actes convocats per a la resistència de Kan Bici i la ignorància han condemnat el desallotjament de la kasa. La por d'expressar la seva opinió davant de tothom és col·laboració passiva amb els crims perpetrats tots els dies. Per part de lxs compas poca solidaritat, però ja sabem perquè estem en aquesta situació i amb que mitjans manipulen/tergiversen la realitat. Sempre contra els desallotjaments, avui com ahir, la nostra única arma és la solidaritat expressada al carrer. El silenci mata! Des de la nova okupació una salutació de complicitat amb les resistències diverses al món i especialment una salutació calorosa a lxs compas en la ZAD (Bretanya) i lxs anarquistes detinguts recentment a Indonèsia. La vida segueix sent una lluita que hem triat per enfortir-nos i per enfrontar-ens contra aquest sistema corrupte i fals que solament coneix l'opció entre ser esclau i/o pagar el preu que et demanen o lluitar de forma permanent contra tots els seus lligams i paranys. Poden desallotjar les nostres kases però les nostres idees no canviaran! Mentre sembreu misèria hi haurà rebel·lió!

Ni oblit ni perdó!

Salut & Anarquia (des d'algun lloc preciós)!

Aquest article està disponible en línia en la pàgina web de Trespass en la següent direcció <https://www.trespass.network/?p=1527&lang=ca> i en el tercer número de la revista: https://www.trespass.network/?page_id=1472&lang=en

Galliners: Kan Bici Desalojado

Aupa compas y amigxs!

Esta mañana 10 de Mayo a las 10.30h aparecieron el propietario con unos matones no uniformados delante de Kan Bici, después llegaron 2 patrullas de los mossos y una pérta judicial que decidió forzar la puerta de entrada (sin mucho éxito) y después conseguieron abrir la puerta trasera del jardín mientras el vecino trabajaba con la desprozadora... Estabamos dos y poco animados de pelearnos con los maderos, así nos daban 10 minutos para coger las cosas que no hemos podido sacar antes. La poca asistencia a los actos convocados para la resistencia de Kan Bici y la ignorancia han condenado al desalojo de la casa. El miedo de expresar su opinión delante de todo el mundo es la colaboración pasiva con los crímenes perpetrados todos los días. Por parte de lxs compas poca solidaridad, pero ya sabemos porque estamos en ésta situación y con que medios manipulan/tergiversan la realidad. Siempre contra los desalojos, hoy como ayer, nuestra única arma es la solidaridad expresada en la calle. El silencio mata! Desde la nueva okupación un saludo en complicidad con las resistencias diversas en el mundo y en especial un saludo caluroso a lxs compas en la ZAD (Bretaña) y lxs anarquistas detenidxs recientemente en Indonesia. La vida sigue siendo una lucha que hemos elegido para fortalecernos y para enfrentar-nos contra éste sistema corrupta y falsa que solo conoce la opción entre ser esclavo y/o pagar el precio que te piden o luchar de forma permanente contra todas sus ataduras y trampas. Pueden desalojar nuestras casas pero nuestras ideas no cambiarán! Mientras sembrais miseria habra rebelión!

Ni olvido ni perdón!

Salud & Anarquía (desde algún lugar precioso)!

Este artículo se puede encontrar en línea en la página web de Trespass en la siguiente dirección <https://www.trespass.network/?p=1524&lang=es> y en el tercer número de la revista: https://www.trespass.network/?page_id=1472&lang=en

Galliners (Catalonia): Kan Bici Evicted

Anonymous

Hi friends and comrades!

Last Thursday [May 10 2018] at 10.30 in the morning appeared the owner with some thugs without uniform in front of Kan Bici, little bit after 3 cop cars arrived (Mossos) and a bureaucrat from the court of Girona who decided to force the main door (without much success) but later they forced the back-door of the garden while the neighbour “worked” with a grass-cutting machine... There was only two of us and not really cheered up to have a fight with the cops, so they gave us 10 minutes to take all the stuff which we couldn’t take out before. The small number of assistants during the acts of the resistance-week of Kan Bici and ignorance condemned the squat to eviction. The fear to express the opinion in public is a collaboration with daily perpetrated crimes. From the comrades there was little solidarity, but we know why we’re in this situation and the means with which they manipulate and distort reality. Always against evictions, yesterday like today, our only weapon is the solidarity expressed in the streets. Silence kills! Greeting from the new squat in complicity with the diverse resistances around the world, and specially warm greetings for the comrades of the ZAD (Brittany) and the arrested anarchist comrades in Indonesia. Life continues to be a struggle that we chose to make ourselves strong and look for the confrontation with this corrupt and false system which only knows the option between be a slave and/or pay what they ask for or the permanent struggle against their tricks and traps. They can evict our squats but our ideas they never will change!

As they cultivate misery there will be rebellion!

No forgetting nor forgiving!

Health and Anarchy (from a really nice place)!

This article can be read online with pictures at

<https://www.trespass.network/?p=1529&lang=en>

or as part of the whole issue 3 at

https://www.trespass.network/?page_id=1472&lang=en

Thirty days into the occupation of the Old Tidemill Garden

Andy Worthington

Yesterday [27/9/18] marked 30 days since campaigners⁵ — myself included — occupied⁶ the Old Tidemill Wildlife Garden, a much-loved community garden in Deptford, and it was a day of celebration, as we secured a court ruling allowing our occupation to last for at least another month.

Campaigners have been occupying the garden since August 29, to prevent Lewisham Council from boarding it up prior to its planned destruction as part of a housing project with the developer Peabody.

Lewisham Council sought to evict the campaigners at Bromley County Court, but although the judge confirmed the council's right to possession of the garden, he ruled that it cannot take place until seven days after a High Court judge holds an oral hearing at which campaigners will seek permission to proceed to a judicial review of the legality of the council's plans. This oral hearing will take place on October 17 (and please, if you can, make a donation to our crowdfunder for our legal fees).⁷ Andrea Carey, a member of the Save Reginald Save Tidemill⁸ campaign, said:

This is great news, as it was clearly unacceptable for the council to seek possession of the garden while a legal challenge to the legality of its plans was in progress. We urge the council, and the developers Peabody, to take this opportunity to do what they have persistently failed to do: to go back to the drawing board, and to work with the community to come up with new plans for the old Tidemill school site that spare the garden and the 16 structurally sound council flats next door, in Reginald House, and that deliver new homes at social rent.

⁵ <https://www.facebook.com/savetidemill/>

⁶ <https://novaramedia.com/2018/09/13/the-battle-for-deptford-and-beyond/>

⁷ <https://www.crowdjustice.com/case/save-reginald-save-tidemill/>

⁸ <https://www.facebook.com/savetidemill/>

The garden is a precious green lung in an urban environment short of green space, loved by locals of all ages. Crucially, the garden also mitigates the worst effects of pollution on nearby Deptford Church Street, where particulate levels have been measured that are six times the World Health Organisation's recommended safety levels.

The garden features a design of concentric circles, with a magical ability to enable visitors to relax, to heal and to forget the noise and the pressures of the world outside. It was created 20 years ago by pupils, parents and teachers at the old Tidemill primary school, and has matured in the intervening decades. Only those who have shut off their inner self, and their connection with nature could be unmoved by it, and yet Lewisham Council and Peabody are determined to destroy it.

We occupied it on August 29 because that was the date when the council terminated the community's "meanwhile use" lease on the site, which had lasted for four years, during which time it was opened on Saturdays for local people, for gardening, and for numerous cultural events. Prior to that, guardians in the old school, which closed in 2012 and moved to a new site, had also opened it up for events, and so, for 20 years, it has been a green focal point for the local community.

As part of their development plans, Lewisham Council and Peabody also want to demolish Reginald House, a structurally sound block of council flats next door, whose only problem is that it has been subjected by the council to a process of "managed decline" — familiar to anyone subjected to regeneration plans. 80% of the residents have told the council — and the GLA — that they don't want their homes destroyed, but the council won't allow them a ballot, even though that is now supposed to be Labour Party policy.

In fact, in March, Siân Berry, the co-leader of the Green Party, who chairs the GLA's housing committee, revealed⁹ that Reginald House was one of 34 estates whose destruction he had stealthily approved by Labour Mayor Sadiq Khan before his advice regarding ballots was issued (which, in turn, followed Jeremy Corbyn's announcement at last year's Labour Party Conference that there should be no more estate demolitions without residents being balloted). Please also check out my article, *The 34 Estates Approved for Destruction By Sadiq Khan Despite Promising No More Demolitions Without Residents' Ballots*.¹⁰

⁹ http://www.sianberry.london/news/2018_03_23_mayor-betrays-34-estates-over_ballot/

¹⁰ <http://www.andyworthington.co.uk/2018/04/23/the-34-estates-approved-for-destruction-by-sadiq-khan-despite-promising-no-more-demolitions-without-residents-ballots/>

Siân Berry paid a visit to the garden last Friday, and subsequently published an article on her website, *Old Tidemill plans should go back to the drawing board*,¹¹ supporting all our demands. As she stated:

What is happening in Deptford is central to many of the problems associated with current regeneration plans in London — a project to build new housing that involves the unnecessary demolition of existing council housing that should be refurbished, a refusal to grant residents a ballot on the future of their homes, and a reckless disregard for environmental concerns.

We have also just had a wonderful short film¹² made for us by Nikita Woolfe, the director of the documentary *Concrete Soldiers UK*,¹³ about the destruction of council estates and residents' resistance to the destruction of their homes, which I narrate. Niki came to the garden on Monday, took some delightful footage, and also interviewed campaigner Heather Gilmore, who eloquently explained why we've occupied the garden, and what we're demanding, and also explained the legal challenges prior to yesterday's decision.

So now a new phase in the occupation begins, as we have a whole month to step up our PR war with Lambeth Council and Peabody, who, quite frankly, are not winning hearts and minds. This weekend we'll relax as the garden is opened up as part of the internationally acclaimed arts festival Deptford X, with performances, art and films, and a fundraising gig at Sister Midnight Records tomorrow evening, and next week the escalation begins, with more events planned for the garden, Lewisham-wide networking, London-wide networking, calls for environmentalists and housing experts to get involved, and calls to supportive journalists.

If you can help out in any way, please do get involved. This is not only a winnable battle; it's a must-win battle, as the Old Tidemill Wildlife Garden is genuinely too precious to be allowed to be destroyed by politicians and bureaucrats who have lost all connection with nature and with any real sense of community.

¹¹ http://www.sianberry.london/news/housing/2018_09_23_old-tidemill/

¹² <https://www.youtube.com/watch?v=dk315II-TCM>

¹³ <http://concretesoldiers.uk/>

[Unfortunately Tidemill has since been evicted]

This article can be read online with pictures at

<https://www.trespass.network/?p=1497&lang=en>

or as part of the whole issue 3 at

https://www.trespass.network/?page_id=1472&lang=en